

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La comédie de société et les concerts spirituels ont succédé aux bals brillants et aux soirées dansantes qui ne reprendront qu'après Pâques; la saison mondaine se prolongera certainement jusqu'en juin et le printemps est rempli de promesses pour les femmes élégantes affamées de fêtes continuelles.

En attendant, les premières représentations se succèdent et les théâtres sont très-suivis.

La nouvelle pièce d'Octave Feuillet au Théâtre-Français, le *Sphinx*, a été une véritable solennité artistique; nous ne nous occuperons pas du mérite plus ou moins littéraire de la pièce qui, pour notre compte personnel nous a fort intéressée et impressionnée, mais nous devons, à nos lectrices, le récit des toilettes portées par les deux jeunes artistes de talent qui jouent les principaux rôles dans la nouvelle œuvre de cet auteur distingué. Mesdemoiselles Croizette et Sarah Bernhardt ont obtenu un éclatant succès, et leurs toilettes sont si personnelles et sortent tellement de l'ordinaire que nous devons les détailler avec la plus scrupuleuse exactitude.

Au premier acte, mademoiselle Croizette, qui s'est révélée artiste de premier ordre, porte une toilette étrange, mais d'un goût parfait: Une robe de faille jaune clair complètement voilée par une autre robe de blonde noire à riches dessins perlés de perles bleutées aux reflets de saphir; rien de plus nouveau et de plus splendide que l'effet produit par cette robe dont le corsage est entièrement voilé comme la jupe et ouvert en châle. Ailes de papillon bleutées posées artistement dans les cheveux.

Au deuxième acte. — Robe de faille bleu pâle voilée de tulle blanc brodé, toilette de bal olympienne à longue traîne; écharpe de gaze argentée posée en déesse sur une seule épaule, traversant la poitrine en sautoir, s'enroulant autour de la taille et venant se nouer derrière un peu de côté avec de longs pans

flottants; croissant d'argent dans la coiffure élevée sur le sommet de la tête avec de longues boucles flottantes.

Au troisième acte. — Toilette d'enlèvement, insignifiante, mais de situation. Une robe de mousseline blanche, garnie de trois ou quatre volants froncés dans le bas, et une mantille de blonde espagnole noire formant capuchon et mantelet.

Au quatrième et dernier acte. — Amazone de drap noir très-simple; chapeau de feutre gris, haut de forme, et voile de gaze *donna Maria*.

Ces toilettes suffiraient à elles seules pour faire comprendre l'héroïne du *Sphinx* au caractère bizarre et déséquilibré qui charme et captive, malgré ses défauts, ou bien à cause d'eux, ce qui est plus vrai.

Mademoiselle Sarah Bernhardt, qui représente la femme honnête, courageuse et délaissée, s'est montrée grande comédienne. Elle porte d'abord une toilette rose pâle et rose vif, dont la façon nous a paru beaucoup plus jolie que le choix des nuances; une tunique très-longue devant, drapée inégalement de chaque côté et garnie de petits volants plissés ou tuyautés de deux tons sur une jupe à traîne également ornée de volants de deux tons. Corsage décolleté en carré avec basques coquettement garnies de petits volants. — Haute collette Gabrielle autour du cou.

Deuxième toilette. —

Robe jaune or (couleur rayon de soleil), voilée d'une autre robe drapée en tissu de l'Inde, surchargée de broderies en relief de même nuance; corsage moyen âge, en vraie châtelaine du temps, de gros bouillonnés de tulle aux manches. Longue et large écharpe assortie, formant élégante sortie de bal.

Simple costume d'intérieur en faille et sicilienne gris fer. La jupe à traîne complètement plissée de haut en bas, petite tunique de sicilienne, drapée de chaque côté et ramenée der-



P. N° 200. — TOILETTES DE PROMENADE.

rière sous les basques arrondies du corsage; collerette Gabrielle très-volumineuse.

Cette dernière toilette distinguée peut être reproduite en toutes nuances, nous ne saurions trop la recommander aux femmes de goût; on peut la compléter par une écharpe mantelet comme on les porte cette saison, et un haut diadème de feuillage comme chapeau, car ce printemps, coiffures de bal et chapeaux de ville se ressemblent à confondre; c'est pourquoi nous conseillons de compléter les couronnes par des écharpes de dentelles ramenées devant, de façon à les distinguer des coiffures.

Les femmes économes font des chapéaux d'été avec leurs coiffures de bal et nous ne saurions trop approuver cette sage pensée, la jolie moissonneuse italienne du tableau de Léopold Robert semble avoir servi de modèle à ces couronnes de fleurs volumineuses qui constituent d'adorables et poétiques coiffures, elles rappellent Ophélie, Juliette et toutes les héroïnes idéales des poètes de l'antiquité. Malheureusement, elles exigent un peu de beauté, sinon beaucoup; les traits réguliers n'ont qu'à se féliciter du retour des diadèmes dans la mode, mais les physionomies chiffonnées quoique séduisantes doivent s'en méfier si elles ne veulent perdre de leur charme; les pouffs Louis XV, posés de côté, leur conviennent de préférence ainsi que les aigrettes.

Les robes complètement brodées se porteront beaucoup, on en fait des costumes de ville d'une grande richesse, c'est surtout aux eaux qu'elles rendront de grands services. Avec des dessous de soie de différentes couleurs, il sera facile de varier ses toilettes à l'infini.

Louise DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 200.

(Voy. page 157.)

1. Petit garçon de sept à dix ans. — Pantalon espagnol en drap, boutonné sous le genou; gilet pareil; veste bretonne ouverte devant, à brandebourgs et à poches, brandebourgs au bas des manches; col anglais rabattu; bas rayés. — Chapeau tyrolien, plumes de coq de côté.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — Jupe de poulx de soie gris-fer, à traîne, unie derrière et garnie devant d'un volant plissé arrondi et de coques de petit ruban gris clair. Tunique boutonnée devant à pointes de côté bordée d'étoffe de soie à rayures gris-perle et gris foncé; pouff drapé derrière. Corsage Louis XV à gilet arrondi devant, bande rayée en biais devant, revers rayés, basques longues des côtés et courtes derrière; revers au bas des manches ornés d'une bande rayée; col de toile rabattu. — Chapeau de paille à passe relevée, nœud de ruban de côté, touffe de plumes, rose en dessous; de côté, écharpe de dentelle nouée en brides devant. Gants de Suède. — Ombrelle assortie à la toilette.

Description de la planche coloriée n° 1137.

1. TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Robe mauve et violette. Jupe à traîne en faille violette, garnie devant de larges bouillonnés de faille mauve séparés par des biais violets. Deux nœuds de faille violette de chaque côté, derrière, deux volants de faille mauve froncés et à tête. Corsage mauve à basques plates devant, longues basques derrière, ornées d'un volant froncé de 8 centimètres surmonté d'un biais, revers violets au corsage et aux manches, collerette montante. — Chapeau assorti à la toilette, forme *Directoire*, orné de côté d'une touffe de plumes, d'un nœud de ruban et d'une rose. — Bottines de faille violette.

2. TOILETTE DE MARIÉE. — Robe de poulx de soie, haut volant de 45 centimètres plissé et à tête dans le bas, la tête retenue par une cordelière de soie. Tablier en pointes surchargé de broderies au passé et encadré d'un plissé de satin blanc. Cascade de coquillés de chaque côté terminée par une patte brodée et des nœuds de satin. Corsage à basques courtes et arrondies devant, longues derrière et continuées de côté par les coquillés; longues manches moyen âge, brodées, doublées de satin

blanc et ornées d'un plissé de satin, bouillonné à l'entourure des manches. Collerette Médicis renversée doublée de satin, sous-manches de satin bouillonnées, bouquet de fleurs d'oranger au corsage. — Petit diadème posé en peigne au-dessus du chignon. — Souliers de satin blanc.

CAUSERIE

C'est surtout lorsqu'on a doublé le cap du carême qu'il est doux d'en parler. Ceux-là sont facilement braves, d'ordinaire, qui savent n'avoir rien à craindre. Et causez donc gaiement, parlez donc bals et soirées, lorsque vous sentez suspendue au-dessus de votre tête cette épée de Damoclès qu'on appelle l'abstinence, et tous ces petits poignards de Tolède qui se cachent sous le nom de mortifications!

Heureusement tout cela s'est enfui comme un mauvais rêve, et nous pouvons jeter tout à notre aise un regard en arrière.

Le grand événement a été le bal donné au Tribunal de commerce. Là les affaires étaient devenues le plaisir, si toutefois on peut appeler plaisir la satisfaction de s'entasser.

Le bal, admirablement organisé, a été comme tous les bals. Nous ne croyons pas utile de rapporter ici, en prenant les choses par le menu, combien on a brûlé de bougies, absorbé de consommés et fait sauter de bouchons de champagne. Ce dont il est bon de prendre acte, c'est que les toilettes étaient brillantes et que jamais on ne vit un plus grand nombre de jolies femmes.

Vous savez déjà que, l'esprit français ne perdant jamais ses droits, — même celui de se noyer dans la banalité, — on a profité de l'occasion pour se livrer à toutes les plaisanteries que comportait l'endroit. On a parlé des *huissiers*, on a fait allusion à tout ce qui rappelle la procédure, on a appelé les invitations des *assignations à comparoir*, on a demandé aux dames des *audiences* en déclarant qu'on serait bien heureux d'être *agréé*, on a fait remarquer que les *amphitryons* aussi bien que les invités paraissaient d'un *commerce* agréable..., etc., etc.

Que voulez-vous! il paraît qu'il n'est rien de tel que l'esprit commun et la rengaine pour faire rire certaines gens, et l'on doit s'en consoler en réfléchissant que cela ne fait de mal à personne.

Un de nos confrères, M. Jules Noriac, qui possède le rare privilège d'être un esprit fin et de bon aloi, assistait à ce bal, et il en a rapporté un dialogue dans lequel il a dû faire sa partie et qui donne un échantillon des conversations auxquelles on s'y est livré. Il contemplait du haut de la galerie le tourbillon des danseurs, lorsqu'un vieux monsieur, barbouillé de tabac, lui posa à brûle-pourpoint la question suivante:

— Est-il vrai, monsieur, que ce soit Chevet qui tienne les buffets?

— Je me le suis laissé dire, monsieur.

— Eh bien, monsieur, qu'arriverait-il si l'on ne payait pas Chevet?

— C'est une hypothèse bien invraisemblable, monsieur.

— Certainement, monsieur, mais enfin cela pourrait arriver.

— Non, monsieur.

— Sans doute, monsieur, mais enfin supposons pour un instant que Chevet ne soit pas payé.

— Si ça vous fait beaucoup de plaisir, je ne demande pas mieux.

— Qu'advient-il, monsieur?

— Je l'ignore.

— Remarquez que Chevet est commerçant.

— Il passe pour ça.

— D'un autre côté les membres du Tribunal de commerce sont commerçants.

— C'est bien le moins.
 — Or, l'affaire vient devant le Tribunal de commerce.
 — Ça me semble naturel.
 — Mais alors, monsieur, les juges sont juges et parties.
 — Que voulez-vous que j'y fasse ?
 — Ce que je veux, monsieur ! s'est écrié le vieux monsieur, ce que je veux ! je veux que vous vous déclariez incompétent.
 — J'en grille d'envie, monsieur, répondit modestement M. Jules Noriac, qui s'empressa de tirer sa révérence au vieux monsieur.

Faisons-en autant et soyons heureux de penser, dans l'intérêt des Parisiens, que Paris est un rigodon perpétuel. On aura beau le brûler tout entier, le condamner à disparaître de la carte de France, il ressuscitera de ses cendres en peu de temps, au bruit des violons et des chansons. La saison des fêtes, cette année, nous l'a surabondamment prouvé : jamais on n'avait tant dansé, en dépit des volcans artificiels à l'existence desquels on s'efforce trop souvent de nous faire croire. Aussi croyons-nous qu'elle n'est pas près de finir encore, la saison des bals, des concerts, des soirées, des réunions de toute nature, — saison des amours aussi, car il faut toujours que ce petit dieu malin se mêle de tout.

Quelque chose qui va également son train, c'est la manie des duels. Depuis l'arrêt de la cour de Melun, qui a condamné à deux ans de prison les témoins du duel Soutzo, il n'y a pas eu moins de quatre rencontres armées : preuve que les sévérités de la justice sont parfois impuissantes à corriger les mœurs.

Bien entendu, les délinquants n'ont pas eu la simplicité d'aller se battre dans la forêt de Fontainebleau. Pour se soustraire à la loi française, on prend maintenant un biais commode : on va se battre en Belgique comme on va jouer à Monaco. On arrange cela à la façon d'une partie de plaisir ou d'un voyage d'agrément !

Il paraît que les aubergistes de la frontière, qui y trouvent leur compte, sont dans l'allégresse ; leurs maisons « travaillent » beaucoup. Il est vrai qu'ils mettent un zèle extrême à satisfaire leur nombreuse clientèle. Aussitôt que six messieurs descendent de wagon, ils sont assaillis par une multitude de chasseurs de voyageurs.

— Ces messieurs veulent-ils descendre à l'hôtel du Lion-d'Or ?

— Ces messieurs vont-ils à l'hôtel d'Angleterre ?

— Si ces messieurs veulent descendre à l'hôtel de Mons, ils y trouveront tout le confortable désirable.

— Merci.

— Nous avons un petit bois pour les duels à l'épée.

— Merci.

— Nous avons une jolie plaine pour les rencontres au pistolet.

— Non, merci.

— Un médecin est attaché à l'établissement.

— Vous êtes bien bon.

— On est à proximité du télégraphe pour prévenir les familles.

— Ce n'est pas gai.

— Si, monsieur ; vous avez une vue magnifique. Nous avons des chambres de blessés depuis 4 francs par jour et au-dessus.

— Allez au diable !

— Voici l'adresse, si monsieur se ravisait.

Un des témoins du dernier duel demandait aux Belges de la frontière :

— Est-ce que cela ne vous ennue pas que les Français viennent se battre chez vous ?

— Oh ! mon Dieu, non, répondit la dame de l'hôtel, ils ne se font pas grand mal, et ça laisse toujours un peu d'argent dans le pays, savez-vous !

En parlant de la Belgique, il est tout naturel que nous songions au monde financier, dont plus d'un membre connaît le chemin de Bruxelles, et cela nous rappelle un mot sur lequel nous finirons, si l'on veut bien le permettre.

— Enseignez-moi, demandait un pauvre diable à un banquier singulièrement parvenu, le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la fortune ?

— Rien de plus facile, répondit l'homme d'argent. Prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous les côtés, et voilà tout. C'est simple comme bonjour, n'est-il pas vrai ?

LUDOVIC SAUVEUR.

MADAME EST SERVIE (*)

L'appétit n'a pas les petitesesses d'un esprit étroit et mesquin ; plus il est grand, moins il est difficile à contenter.

Tel qui est d'une humeur de dogue avant, est un ange après diner... Que de choses on a accordées au dessert qu'on avait refusées au potage !

L'amour de la table, comme les autres amours, est le privilège des gens assez heureux pour n'avoir pas à s'abrutir dans de sottes questions d'intérêt. Il faut avoir du temps à soi pour aimer et pour bien diner.

Avant de commander le moindre hors-d'œuvre de votre dîner, étudiez à fond la liste de vos invités.

Sont-ils vieux ? Servez-leur des mets faciles à digérer.

Sont-ils jeunes ? Truffez-les.

Évitez d'asseoir à la même table des représentants d'opinions extrêmes en politique. Quoique généralement bien élevés, ils en viennent aux gros mots dès le rôti, et cela jette un froid.

Dans ma longue carrière culinaire, j'ai constaté un fait : c'est que presque toujours les femmes se résignent à être charmantes depuis le potage jusqu'au dernier petit four du dessert.

Ma cave ! Expression plus douce encore que le fameux *my love* des Anglais. Ma cave ! My love ; mon vin ! mes amours !

Le vin de Bordeaux est le vin du cœur. Il fait naître en lui les généreuses pensées et les croyances aux sacrifices éternels. Il le dégage peu à peu de son enveloppe grossière et le conduit dans le pays des rêves et des ombres impalpables ; en un mot, il vaporise les sentiments.

Le vin de Bourgogne est le vin des passions vives. Vous voyagez dans le pays des rêves ; il vous ramène à la réalité. Lorsque Victor Hugo a dit que l'amour était un philtre de feu composé

Des frissons de la chair et des rêves de l'âme,

à coup sûr il a dû le second hémistiche à un verre de vin de Bordeaux et le premier à un verre de vin de Bourgogne.

Le vin de Champagne est le vin des folies absurdes. Il n'a

(*) Sous ce titre, M. Émile de Najac vient de faire paraître chez Dentu un volume où il a réuni quelques études gastronomiques et mondaines. Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de leur en servir quelques extraits. — R. H.

aucun principe, aucune conviction. L'acide carbonique qui lui donne ce piquant traitreusement agréable est extrait de tous les vents qui font tourner les girouettes. Il vous enivre comme le chloroforme endort.

J'appelle « un faux bon diner » un diner que l'amphitryon croit bon et que l'invité trouve mauvais, un diner enfin qui ne tient pas ce qu'il promet.

Un homme semble vertueux, une femme, belle, un pâté frais. Otez le masque, grattez la surface, cassez la croûte. Vous voyez aussitôt apparaître le vice, la laideur, le rance....

Tout doit avoir son heure dans la vie. Cinq minutes d'avance, dix secondes de retard suffisent pour troubler l'avenir des peuples et nuire au bonheur des gens.

Le jour où les horloges ne varieront plus, le paradis régnera sur la terre.

Aujourd'hui, le repas des fiançailles est remplacé par le repas du contrat. Repas pénible, lourd, indigeste. Le notaire a fait du tort au chef. Les intérêts ont gâté les sauces. Il y a du vinaigre dans tout.

Émile DE NAJAC.

RÉCOMPENSE HONNÊTE

Nous ne saurions être indiscret en reproduisant, d'après la *Vie parisienne*, le fragment de lettre suivant, écrit à propos d'une fête de bienfaisance qui a fait grand bruit, ces jours derniers, en Bretagne et à Rouen :

« ... Tu vas encore te moquer de moi, ma chérie, et rire de ton amie, la petite héroïne de Saint-B..., comme tu m'appelais cet été. Mais que veux-tu, je suis tout heureuse et mon mari est tout fier de sa petite femme... »

» Figure-toi que ce matin je reçois une grande enveloppe et une petite boîte avec le cachet aux armes de Bretagne, et cette pompeuse suscription : « A Madame de N..., membre honoraire de la société des *Hospitaliers sauveteurs bretons*. » Maurice était très-intrigué... (Maurice est toujours là, lorsque je reçois mon courrier, et il a bien raison : est-ce qu'une femme peut avoir un secret pour son mari!)...

» J'ouvre... C'était mon diplôme de sauveteur, oui, de sauveteur... Ces vilains hommes, dans leur égoïsme, n'ont pas encore trouvé de nom pour nous; comme si nous ne savions pas, nous autres femmes, nager et nous dévouer !

» La médaille est un petit bijou, elle est en vermeil, avec bellière formée d'une branche de chêne et de laurier, et porte émaillée les armes de ma chère Bretagne. La devise est en latin... Toujours l'égoïsme des hommes ! Maurice me l'a traduite : « Plutôt la mort que le déshonneur ! »

» Il y avait aussi dans l'enveloppe un mot galant de M. Nadault de Buffon, le président de la Société, qui me rappelle en termes délicats mon fameux sauvetage de Saint-B... Mon Dieu ! qu'il était laid, dans son état de noyé ce pauvre garçon que j'ai arraché à « la fureur des flots », et comme Maurice était pâle, lorsque je suis tombée sur la plage, épuisée par la lutte... Un instant j'ai bien cru que j'aurais à le soigner...

» Bref, me voilà décorée ! et je finis par où je voulais commencer, en t'invitant au grand bal que nous donnons le samedi, 21 mars, à Rouen, à nos confrères en dévouement, les Sauveteurs rouennais...

» Tu verras comme je serai jolie, tout habillée de satin

blanc, sans autre ornement que ma médaille attachée au corsage par un ruban de moire blanche au double liséré bleu, chargé d'une hermine de soie !

» On a déjà lancé plus de 2000 invitations. La belle madame de B... présidera la fête. Nous avons formé toute une colonie de Rouennais et de Rouennaises qui se sont donné rendez-vous dans les salons Saint-Sever. Maman, qui ne peut venir, m'a donné une grosse somme pour la Caisse de secours aux malheureuses victimes de leur dévouement, et Maurice s'est inscrit comme membre bienfaiteur.

» Le bal sera magnifique. B... vient de Paris avec tous ses amis. Tu viendras, je le veux. Je te ferai danser avec un de mes collègues, qui a sauvé soixante-sept de ses semblables, un vieux loup de mer qui t'enlèvera comme une plume.

» C'est drôle... un bal qui ne sera composé que de gens de cœur !

» Je t'attends samedi à Rouen par l'express ; nous danserons toute la nuit, et dimanche, pour nous reposer, nous ferons une promenade en bateau sur la Seine. N'aie peur de rien, ma chérie, si tu te noies, je te sauverai. »

» X... »

BRAVO, BRAVOURE ET BRAVERIE

Un de ces derniers soirs, nous étions au Théâtre-Italien, écoutant d'une oreille ce qui se chantait sur la scène, et de l'autre entendant, bien malgré nous, le colloque de deux de nos voisins.

— Décidément, disait l'un, cette cantatrice ne me plaît pas pour un centime.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait la remarque, ripostait l'autre ; elle n'a ni voix...

— Ni méthode...

— Ni intelligence...

— Ni beauté...

— Ni distinction...

— Ni jeunesse...

— Pas même de la grâce !

— Ah ! s'il y avait une police pour la musique, comme il y en a une pour la morale !...

A ce moment le grand air finissait. La cantatrice ainsi conspuée à son insu venait de lancer sa dernière vocalise, et l'orchestre avait conclu en frappant un bel accord parfait, ce qui est une manière de dire : « Un point, à la ligne. »

Vous croyez qu'alors nos deux mécontents tirèrent des sifflets de leur poche ? Point du tout. Leurs figures contractées se détendirent, et, après avoir souri comme des gens du monde, ils applaudirent à rompre leurs gants, en criant : *Brava ! brava !*

Ceux de nos lecteurs de province qui ne viennent que rarement à Paris, ou qui n'en connaissent pas les détours, voudront bien considérer ce simple croquis comme relevé à leur intention. Ils y verront deux choses : d'abord la passion souvent excessive et injurieuse que les dilettantes du Théâtre-Italien mettent dans leurs jugements ; ensuite le ton de politesse qui est de tradition chez ce public habillé, et qui l'induit à faire de gentils mensonges de salons.

Le cri : *bravo !* si souvent poussé dans cette mélodieuse enceinte, et toujours sans le secours de la claque, nous a amené à faire quelques recherches à travers des livres d'érudition.

Beaucoup de personnes, d'ailleurs, ont ce mot fréquemment à la bouche et n'en connaissent exactement ni le sens, ni l'histoire ; elles le prennent comme un synonyme absolu de « très-bien » !

Bravo est tout simplement un adjectif italien qui signifie « habile dans son art » et surtout adroit à en surmonter les difficultés. Mais on ne s'en sert le plus souvent qu'en sous-entendant le nom de l'artiste auquel on veut l'appliquer, aussi doit-on lui donner la terminaison féminine *a*, lorsqu'il s'agit d'une cantatrice. — Bravo Mario ! Brava Alboni !

Mais il est important de remarquer que si l'adjectif français *brave* n'est pas la traduction littérale de *bravo*, il avait dans la langue du XVII^e siècle un sens qui s'en rapprochait sensiblement, ainsi que nous l'allons démontrer plus bas. Il signifiait « orné, paré ». Plus antérieurement, on avait même la périphrase : « Estre brave en accoustement », qui voulait dire : être bien vêtu.

Les exemples ne manquent pas de l'emploi du mot *brave* (synonyme de *paré*), du temps de Louis XIV :

« Riquet à la Houppe se présente à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier. » (Perrault, *des Contes*.)

« Elle se fait brave pour aller à la noce de son fils. » (*Id.*)

« J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave. » (Boursault, *Ésope à la cour*.)

« Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu crois plus brave que toi ? » (Molière, *l'Amour médecin*.)

Tout naturellement aussi on appelait la parure *braverie*.

« Je tiens que la braverie, que l'ajustement, est la chose qui réjouit le plus les filles. » (Molière, *l'Amour médecin*.)

Si le mot était encore français, il faudrait donc traduire l'expression italienne : *aria di bravura*, par « air de braverie » ; car l'*aria di bravura* est un air orné de vocalises et de traits difficiles. Mais nous traduisons assez gauchement par un air « de bravoure », ce qui amène une amphibologie, « bravoure » servant à désigner le courage militaire.

Si bien que nombre de gens prennent pour des airs de bravoure ceux qui sont chantés sur le théâtre par des soldats ou d'autres personnages armés. Ils placent, par exemple, dans cette catégorie le *Sauvez-moi!*... d'Arnold au quatrième acte de *Guillaume Tell*, parce qu'en effet Arnold tient une épée à la main et qu'il va déployer son courage contre les Autrichiens. Pour la même raison, qui est moins que détestable, un journal imprimait l'autre matin que le duo de la provocation dans le *Pré aux clercs* était un duo de bravoure.

Mais un véritable air de bravoure, — j'allais dire de braverie, — c'est celui de Figaro, dans le *Barbier de Séville*. Et lorsqu'on crie bravo ! au chanteur, c'est pour lui dire qu'il a été très-adroit à se débrouiller au milieu de toutes ces notes ornementales, dont la mélodie rossinienne est chargée.

Albert DE LASALLE.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — M. Octave Feuillet, qui n'avait pas fait parler de lui depuis longtemps, préparait, paraît-il, une surprise au public. Trouvant le moment bon pour lui donner une énigme à déchiffrer, il est apparu tout à coup au Théâtre-Français, comme un diable sortant d'une petite boîte à malice, et, sous prétexte de comédie en quatre actes, il a introduit sur la scène un monstre auquel il a donné pour étiquette ce monosyllabe éminemment pittoresque et mystérieux : le *Sphinx*.

Titre heureux pour une pièce qui n'est ni une comédie ni un drame, qui se passe dans un monde où l'on trouve des amiraux, des lords écossais, des femmes de tous les mondes, ou du moins les signes extérieurs de ces personnages, mais pas un caractère.

Devine, si tu peux !....

Le premier acte a piqué la curiosité; le second n'a paru que

puéril; au troisième, on eût pu se croire à une parodie du *Pont du torrent*, à l'Ambigu; quant au quatrième, ce n'a été qu'une suite de cris déchirants terminée par une scène écœurante.

Il fait bon être académicien, en compagnie de M. Emile Ollivier, pour pouvoir produire de pareilles inventions à la lumière de la rampe, et il est indispensable de disposer de l'élite des comédiens français (MM. Delaunay, Febvre, Maubant, mesdemoiselles Croizette et Sarah Bernhardt), pour faire écouter jusqu'au bout une pièce à côté de laquelle les œuvres de MM. Touroude et Zola, ainsi que le déclare un de nos confrères, paraîtraient des merveilles de délicatesse mondaine, et le *Drame de Gondo* un élixir de poésie.

Que M. Octave Feuillet revienne aux proverbes de sa première manière, et qu'il se rappelle en passant ce dernier : *non bis in idem*... Ne commettez pas deux fois la même faute !

BRUXELLES. — Une lettre écrite de la capitale des Belges nous a dénoncé comme un événement la représentation d'une œuvre nouvelle de Charles Lecocq, sur le théâtre qui fut le berceau de la *Fille de Madame Angot*.

Giroflé-Girofla a, paraît-il, obtenu un succès très-grand et très-mérité, et le théâtre de l'Alcazar de Bruxelles a ainsi renouvelé son bail avec la chance. L'affaire a été si chaudement menée que, sans parler des *bis* dont on ne sait pas le compte, M. Charles Lecocq a été rappelé en personne et acclamé par toute la salle, après le premier et le troisième acte.

La partition de *Giroflé-Girofla* serait, dit-on, infiniment supérieure à celle de *Madame Angot* et aussi à *Fleur de Thé*. Ce genre accepté, ce serait tout à fait une œuvre de maître. Le livret, dû à MM. Leterrier et Vanloo, pour n'avoir pas la réalité bourgeoise et la rondeur populaire de la *Fille de Madame Angot*, ne manque point de gaieté. Il a d'ailleurs le mérite de ne pas nous ramener aux insanités de l'ancienne opérette, et cela seul nous ferait souhaiter de le voir transplanter le plus tôt possible sur une de nos scènes parisiennes.

Les costumes, d'une fantaisie charmante, ont été dessinés par Grévin, et quoique l'habit ne fasse pas le moine, — M. Octave Feuillet l'a appris à ses dépens, — cela n'a point nui au succès de la nouvelle bouffonnerie de M. Lecocq.

HOP-FROG.

Vendredi 20 mars a eu lieu, à la salle Pleyel, le concert annuel de madame Peudefer, avec le concours d'artistes de talent, MM. Valdec, Diémer, Marsick, Bernadel et Armand des Roseaux, qui a gaiement terminé la soirée.

Madame Peudefer s'est multipliée et a largement payé de sa personne; elle nous a fait entendre plusieurs morceaux chantés avec l'excellente méthode et la voix sympathique qui l'ont toujours caractérisée. *Sombre Forêt* de *Guillaume Tell* et la *Esméralda*, valse si gracieuse de M. Diémer, ont surtout obtenu de nombreux applaudissements.

Le succès de madame Peudefer a été complété par l'audition d'une de ses élèves, mademoiselle Donadio, depuis peu attachée au Théâtre-Italien; cette jeune et charmante artiste nous a chanté avec beaucoup de talent et une fraîcheur de voix remarquable les airs de *Rigoletto* et de *Lucia*, qui lui ont valu tout dernièrement à Amsterdam quatre rappels; l'élève fait honneur au professeur, et nous lui prédisons un brillant avenir.

En résumé, charmante soirée, excellente musique et nos remerciements à madame Peudefer de l'intelligente organisation de son concert.

Ch. D.

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 412).

Toilette très-élégante. — Robe de poult de soie grenat, tablier de faille rose, le devant uni et les côtés bouillonnés avec bande perlée retenant le
 faille rose, revers de faille rose perlés, collerette ouverte devant; manches pagodes à plis creux, avec bande de faille rose perlée retenue par



TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de M^{me} Cavally (boulevard des Capucines).

bouillonné, trois motifs de perles posés devant et retenus de chaque côté par des médaillons perlés.

Corsage à longues basques arrondies des côtés avec poches, gilet de

un nœud passé dans un médaillon perlé; écharpe rose frangée posée de côté.

Souliers de poult de soie grenat, garnis d'un nœud de faille rose.

couvert devant; une
ne peut être pe



J. David Lévy imp. r. des Marmes 66. Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris.

B. Goubaud
1137

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffes de M^{lle} Bataillon, r. Chérese 5. Modes de M^{me} Seguin, rue des Colonnnes.

Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon. Supous et Couronnes de P. de Plument, Rue Vivienne, 33.

Parfums de la M^{me} Violet, R. des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud, And. San Jo. Henrietta Street Covent Garden, W.C.

1. Note de par
de suite avec l'ou
et un bon des cit



volant,
bouillottes,
des manchet.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 403).

1. Robe de gaze de Chambéry blanche voilant une autre robe unie de faille mauve foncé; volants froncés sur toute la longueur de la traine et en biais des côtés. Corsage à long gilet devant avec poches, pouff

2. Robe de poulx de soie (couleur prune.) La jupe garnie devant de velours posés en angles, volant froncé arrondi de chaque côté, et remontant à la ceinture avec tête retenue par un velours de même teinte,



TOILETTE D'INTÉRIEUR — TOILETTE DE VISITE
Modèles de la Ville de Saint-Denis (91, 93, 95, Faubourg-Saint-Denis).

volumineux, basques tuyautées au corsage, manches de faille violette bouillonnées; grosse collerette tuyautée; plissé de gaze blanche au bas des manches.

quilles droites encadrant le tablier de chaque côté. Tunique drapée en pouff derrière et ornée d'un petit volant froncé. Corsage à basques en pointes devant, courtes et carrées de chaque côté, et derrière garni

d'un velours et d'un petit volant froncé. Colletette montante se continuant en châle; haut parement au bas des manches. Boutons de jais. — Chapeau diadème assorti à la toilette. Bandeau de velours. Nœud de faille et plume derrière. Guirlande de fleurs légères sur le diadème.

BENGALI
OU
LES FILS DU PENDU
(HISTOIRE INDIENNE)

I
Davidson House.

Le navigateur qui arrive, par une belle journée, à Calcutta, métropole de l'empire anglais dans l'Inde, voit se dérouler, à mesure qu'il approche davantage, les splendeurs naturelles qui distinguent ces contrées magnifiques.

La ville de Calcutta est bâtie sur la rive gauche du Hougly ou de l'Oughly, c'est-à-dire à une certaine distance du golfe de Bengale, à peu près comme Londres sur la Tamise, ou Bordeaux sur la Garonne.

Les chaleurs excessives de l'été avaient engagé, selon la coutume de ce pays, bon nombre d'habitants de la ville à se retirer dans les belles campagnes qui environnent Calcutta, dans un rayon de quinze à vingt milles.

Un de ces endroits, véritable Eden, où les satisfactions que peut donner la richesse viennent se réunir à toutes celles qui appartiennent au domaine de l'esprit, se nomme Barrack Poor.

Singulier nom, direz-vous. Pauvre Baraque !... pour désigner un groupe de somptueuses résidences; mais cette perpétuité d'un nom primitif, en désaccord avec les réalités actuelles, n'est pas sans exemple ailleurs que dans les régions lointaines dont nous parlons.

A Barrack Poor vivait avec sa famille, à cette époque de l'année 18... un sujet riche de la nation britannique.

On l'appelait sir William Davidson; il était attaché à la grande Compagnie des Indes.

Un jour, sir William dit à son fils :

— Mon cher Edgard, je t'avais demandé de remporter au moins un prix, cette année, au collège; tu en as obtenu trois... Cela mérite une récompense... Que veux-tu ?

Edgard Davidson était un gracieux adolescent à qui douze ou treize ans donnaient presque déjà le droit de se considérer comme un homme.

Il était natif de Calcutta; or nul n'ignore que sous l'influence des climats orientaux l'œuvre du temps, ou plutôt de la nature, se montre beaucoup plus active qu'en France ou en Angleterre.

Le jeune créole était grand, il était mince. Une abondante chevelure lui descendait sur les épaules; ajoutons que l'éclat de ses yeux bleus était loin d'annoncer un garçon timide ou embarrassé de sa personne.

La question paternelle avait amené un joyeux sourire sur le visage d'Edgard Davidson.

— Un nouvel élève, un Français, nommé Gustave Gérard, dit-il, a conquis de suite mon estime et mon amitié. Ses parents, établis depuis peu de mois à Calcutta, ne songent pas à s'éloigner de la ville cette année; or, les vacances vont, je le crains, paraître bien longues, bien ennuyeuses à ce pauvre Gustave.

— Et tu aurais envie d'offrir à ce jeune homme le plaisir d'une ou deux semaines passées à la campagne ?

— Oui, cher père.

— Je suis heureux de constater en toi deux choses, dit sir

Davidson à son fils : un bon cœur et une précoce appréciation des individus avec lesquels tu es appelé à vivre... Cela est plus important que tu ne penses... Tu le sauras plus tard, cher enfant. Un ami que l'on a bien choisi dès l'enfance est, dans le cours de notre existence, un trésor ! Quant au désir de posséder ce jeune Français à Barrack Poor, ajouta le négociant anglais, il est excellent. Je m'y associe de grand cœur... Eh bien, soit matinal demain, porte toi-même à M. et à madame Gérard l'invitation que je vais écrire pour leur fils, et revenez tous les deux.

— Ah ! mon père ! mon père ! que vous êtes bon ! s'écria le jeune créole.

— Il ne dépend que de toi, cher enfant, de me trouver toujours à ton égard dans les mêmes dispositions bienveillantes; continue à mener une conduite exemplaire, et mon plus grand bonheur sera, je t'assure, de ne te rien refuser... de raisonnable, bien entendu.

Ces paroles, malgré la douceur que l'on mettait à les prononcer, contenaient sans doute une allusion à quelque circonstance récente.

Une vive rougeur se répandit sur le visage d'Edgard. En même temps, ses yeux cherchaient à ne pas rencontrer ceux de son père.

Ce dernier n'ajouta rien; il semblait même ne pas s'apercevoir de ce qui se passait dans l'âme ou dans l'esprit de son fils.

Peut-être le soin qu'il mit aussitôt à ouvrir et à parcourir des feuilles publiques étalées sur la table lui offrait-il l'occasion de clore l'entretien.

En tout cas, la situation n'eut pas le temps de s'accuser. Deux personnes d'âge et d'aspect bien différents entrèrent vivement dans le parloir; c'étaient miss Henriette, sœur d'Edgard, et mistress Anna Trotting, la gouvernante, car depuis longtemps les jeunes gens n'avaient plus de mère.

Mistress Trotting était la veuve d'un capitaine des troupes du roi George. Elle avait eu, à la mort de son mari, la chance de trouver dans la famille Davidson un refuge moral et physique.

Petite, grasse, alerte et propre, cette personne avait su bientôt devenir indispensable, autant par une gaieté facile que par une habileté singulière en tout ce qui regardait la bonne gestion du ménage.

Devenu veuf, sir William se félicita de pouvoir confier entièrement son fils et sa fille à des mains si dévouées; cela ne l'empêchait pourtant pas lui-même, à certaines heures, de s'occuper d'eux avec tendresse.

Que de fois, surtout dans les premiers temps, mistress Trotting surprenait l'époux infortuné, l'heureux père, assis dans le parloir avec ses enfants dans les bras, ils étaient encore bien jeunes, mais les enfants voient si bien quand on les aime !

— Chers petits ! murmurait-il, en les pressant sur son cœur, je vous aime de toute mon âme ! Aimez-vous, aimez-moi... ; c'est si doux, c'est si bon d'aimer et de pouvoir aussi dire : Ou m'aime !

Edgard et Henriette rendaient caresses pour caresses, baisers pour baisers, et leurs bouches roses pouvaient déjà répondre, avec des accents dont rien ne saurait exprimer la douceur angélique :

— Oui ! oui ! petit père ! nous t'aimerons bien ! nous t'aimons déjà tout plein ! tout plein ! tout plein !

Sir William pleurait; et, comme s'ils eussent compris que ces larmes-là ne sortaient pas d'une source amère, les enfants ne cessaient de gazouiller, de rire et de s'embrasser dans les bras paternels.

Mistress Trotting n'avait jamais été mère. Elle avait reporté tous ses soins, tout son amour sur ces marmots, qu'elle avait vus naître et de qui elle disait : J'espère qu'ils me verront mourir !

Du reste, Henriette et son frère savaient répondre à l'affection de leur gouvernante; ils ne cessaient, en grandissant, de l'appeler : Good Anna !... autrement dit : Bonne Anna !...

Et Dieu sait comme l'excellente femme en était fière !

Edgard offrait en tous points l'exacte image de sir William. Il avait une âme droite, un cœur généreux. Il ne manquait au jeune créole que ce qui nous vient avec l'âge, une volonté ferme à opposer aux imperfections sérieuses de son caractère.

L'Anglo-Indien poussait à l'excès l'amour de l'indépendance. Toute contradiction le troublait et le mettait hors de lui.

Une défense, en donnant du prix à la moindre chose, l'entraînait à des résolutions folles que sans cela, souvent, il n'eût pas même songé à prendre. On ne verra que trop tôt la preuve de ce défaut dont rien encore n'avait pu le corriger.

En revanche, miss Henriette passait moralement et physiquement pour un type de perfection.

A mesure qu'elle prenait des années, sir William et mistress Trotting assistaient avec une émotion profonde aux progrès d'une extrême ressemblance avec sa mère.

L'inconsolable chagrin de n'avoir plus de mère se dévoilait par des ombres légères sur son teint de lis. On ne sait quoi de mélancolique se trahissait sans cesse dans le geste à la fois indolent et rapide par lequel de splendides cheveux blonds étaient rejetés en arrière.

Le frais sourire que l'on parvenait à faire éclore quelquefois sur la bouche purpurine de la jeune fille était infiniment doux et gracieux. Un rayon de soleil sur une rose n'est pas plus éclatant, plus charmant.

Ajoutons que soulager l'infortune, sécher les pleurs, ne constituait pas seulement un devoir aux yeux de miss Henriette; c'était une source de satisfactions profondes que pour rien au monde elle n'aurait voulu céder à personne.

C'est assez dire que la jeune créole faisait autant d'heureux qu'il se présentait de malheureux à Davidson House.

II

Un déjeuner sur l'herbe.

Le lendemain, de bonne heure, Edgard Davidson, déjà bon cavalier, s'empressait de monter à cheval; il avait seize milles à franchir (quatre lieues de France) pour gagner la ville.

Tom, un domestique noir, l'accompagnait. Il tenait en main un autre cheval très-doux, très-docile, destiné à l'ami de collège que l'on allait chercher à Calcutta.

M. et madame Gérard, très-flattés d'une invitation pareille, n'hésitèrent pas à laisser partir Gustave.

— Seulement, observa M. Gérard, nous tenons, ta mère et moi, cher enfant, à ce que ton absence ne se prolonge pas au delà d'une huitaine de jours.

— Oh ! si peu que cela ! se récriait déjà le jeune créole.

Gustave se hâta de répondre à son père :

— Nous sommes aujourd'hui lundi; vous me reverrez, au plus tard, de demain mardi en huit.

— C'est bien... Je me réserve alors de renouveler par écrit, à sir Davidson, les remerciements que je prie, aujourd'hui, son aimable fils de lui adresser de notre part.

L'après-midi du même jour, les deux camarades se trouvaient réunis à la famille Davidson; or, comme on le pense bien, l'arrivée de Gustave Gérard devint le signal de distractions plus actives qu'à l'ordinaire.

Celles dont on disposait à Barrack Poor n'étaient pas nombreuses; mais pour un Français nouvellement établi dans l'Inde, quel que soit son âge, la qualité remplacera toujours avantageusement la quantité.

Plus vieux de quatre ans, Gustave avait besoin d'une pareille différence pour ne pas sembler plus jeune que son ami de collège.

Même taille, même élégance naturelle, même gaieté facile et communicative, telles étaient les principaux traits de similitude; néanmoins, le jeune Français, élevé moins délicatement, devait montrer à l'occasion une vigueur plus grande, sinon un courage plus téméraire.

Déjà une demi-semaine s'était écoulée. On avait épuisé les plaisirs intérieurs de Davidson House. On se demandait ce que l'on pourrait bien faire encore pour s'amuser.

— Une promenade et un déjeuner sur l'herbe.

La proposition venait de mistress Trotting. Elle fut joyeusement accueillie.

Bientôt après, une calèche recevait la gouvernante et miss Henriette, à qui l'usage du palanquin ne plaisait pas tous les jours. Quant à ces messieurs, ils montèrent tous les trois à cheval.

On emmenait seulement deux serviteurs, originaires de l'Afrique. John était sur le siège; Tom se dandinait derrière la voiture.

Le jour était levé depuis longtemps lorsqu'on se mit en marche. Les nuances dorées de la première heure avaient disparu pour faire place à un splendide azur que l'on ne voit que dans ces contrées. On suivait une route mal tracée au pied d'un limpide cours d'eau.

Le long de ce ruisseau s'élevait une quantité d'arbustes aux fruits plus appétissants à l'œil que véritablement bons à manger. Plus loin, se développait de vastes étendues où croissait le pavot blanc qui donne l'opium. Gustave, pour qui tout cela était nouveau, n'avait pas assez de ses deux yeux pour admirer, à mesure que l'on pénétrait dans l'intérieur du pays, la richesse prodigieuse des terrains cultivés, surtout aux endroits irrigués par les étangs, les fontaines, les marais et les rivières.

— Non, s'écria-t-il avec enthousiasme, non-seulement rien de ce que j'ai lu dans les relations de voyages n'outré-passait la vérité, mais aucune plume, je crois, n'est parvenue à rendre cette vérité de manière à en donner une idée exacte aux pauvres Européens privés d'un pareil spectacle.

On le voyait en extase devant un panorama unique au monde, celui que dessinait devant lui une succession magique de plans différemment composés et dont la diversité des couleurs n'était pas le moindre objet de sa surprise.

— Que c'est beau ! ne se lassait-il de répéter, que c'est beau !

Cela faisait rire Edgard et Henriette; mais sir William se rappelait ses premières impressions dans l'Inde, et son regard amical, accentué d'un simple sourire, semblait répondre au jeune Français qui chevauchait à sa droite :

— Je vous comprends; moi aussi j'ai passé par les étonnements que ni mon fils ni ma fille ne peuvent concevoir, eux qui n'ont jamais vu d'autres pays.

Et trouvant plaisir à offrir un nouvel aliment à la dévorante curiosité de Gustave Gérard :

— Ce que vous entrevoyez aujourd'hui, lui dit-il, ce que la suite vous fera mieux connaître encore est, si j'ose parler ainsi, le dernier mot de la puissance de Dieu créateur sur la terre. Chaque espèce, animale ou végétale, atteint ici des proportions inouïes, en beauté comme en laideur. L'extra-terrible et l'idéal du gracieux nous font en même temps pâmer d'aise et frissonner d'épouvante... Au milieu des plus délicats sujets de la flore orientale s'envole un insecte venimeux, et près de la tendre gazelle apparaissent un fruit mortel, un tigre altéré de sang, ou un crocodile qui, à moins de rester endormi ou engourdi par les efforts d'une digestion laborieuse, ne vous fera jamais grâce.

— Ah ! Dieu ! s'écriait mistress Trotting, ménagez les oreilles de ce pauvre garçon, sir William !... autrement vous allez

empoisonner d'avance toutes les satisfactions qu'il pourrait éprouver dans cette promenade.

— Vous avez raison, good Anna, et je me tais, d'autant mieux que nous voilà bientôt arrivés au but que vous avez vous-même désigné.

Moins d'une heure avait suffi pour atteindre un endroit déjà familier aux excursions de ce genre. A son aspect, le jeune Français sentait frémir tout ce qu'il y a de facile enthousiasme dans une organisation réellement artistique.

C'était une espèce de clairière. On y parvenait à travers une route mal tracée, au-dessus de laquelle se croisaient de hautes branches de tamarins.

A gauche, le bois continuait à s'étendre; à droite, coulait une rivière dont les ondes rapides, franchissant d'énormes quartiers de roche, abattus par l'orage ou par un tremblement de terre, procurait à la fois une agréable fraîcheur et de poétiques murmures.

Après une course en plein soleil, c'était pour tout le monde un véritable plaisir que de se reposer à l'ombre et au frais.

On fit halte.

Les chevaux obtinrent la liberté de paître dans un rayon de quelques pieds, autour de la voiture; mais tout d'abord sir Davidson ordonna à ses gens une battue, afin d'écartier les reptiles et autres animaux dont on observait la trace aux alentours d'un abaissement du rivage formant abreuvoir.

Après cela, chacun prit place en s'asseyant sur l'herbe humide et tendre, devant les excellentes provisions que l'on avait apportées, et le déjeuner commença.

Chaque mets, arrosé d'un vin délicieux de Bordeaux, de Madère et de Champagne, était assaisonné des éclats d'une gaieté sans pareille et d'un appétit non moins vif.

Tom et John, deux caricatures noires, suffisaient à peine aux demandes qui leur étaient adressées par tous les convives à la fois.

— Tom! du pain!

— John! du vin!

— Tom! encore un morceau de jambon!

— John! vous enlevez trop vite le veau rôti! le pâté! la volaille!

Et Tom et John de rapporter les objets réclamés, mais, avec moins de hâte qu'ils n'en avaient mis à les soustraire à l'insatiable appétit de leurs maîtres.

Le fait est que les deux serviteurs, malgré tous leurs droits à une parfaite estime, s'étaient depuis longtemps déclarés sans force contre les tentatives d'une gourmandise dont rien n'approchait. Une seule chose atténuait, à leurs yeux, la gravité de ce péché capital: ils ne s'en cachaient point.

— Péché avoué, disaient-ils, après miss Henriette, est à moitié pardonné.

On causait, on riait, on chantait. Gustave Gérard déclarait ne s'être jamais trouvé à pareille fête.

Soudain, les chevaux se prennent à hennir. Ils dressent les oreilles, frappent du pied et aspirent fortement l'atmosphère; or, de tels signes ne doivent jamais passer inaperçus dans des pays où tant de motifs d'inquiétude se produisent continuellement.

— Oh! oh! firent Tom et John en se rapprochant de leurs maîtres.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demandèrent d'une seule voix tous les convives, et un mouvement prompt comme la pensée les eut bientôt mis sur pied.

— Tom! John! dit alors le négociant anglais, allez un peu voir ce qui se passe à quelque distance et revenez assez vite, s'il y a du danger, pour que nous ayons le temps de nous préparer à y faire face. Allez vite!... entendez-vous?

— Yes!

Le mot s'échappait avec la même vivacité de la bouche des deux nègres; mais ni l'un ni l'autre ne s'empressait, en réalité, d'obéir. Tom était capon comme un lièvre, et son compatriote eût rougi de l'humilier par une bravoure plus manifeste.

— Eh bien?

Le ton de sir William ne permettait plus d'hésitation. Les noirs partirent; mais ils ne luttèrent pas de vitesse. Il fallut de nouvelles injonctions pour les décider à franchir la lisière de la forêt voisine et à explorer les nombreuses touffes de plantes grimpances qui pouvaient servir de refuge aussi bien à des malfaiteurs qu'à des bêtes sauvages.

Pendant ce temps, l'agitation des montures ne diminuait quelquefois que pour s'accroître, tout à coup, de plus belle.

Les jeunes gens ne riaient plus. Mistress Trotting, tenant miss Henriette entre ses bras, murmurait à voix aussi basse que rapide une invocation à saint Patrick, patron de l'Irlande, où la bonne dame était venue au monde.

Sir Davidson ne perdait pas un des mille bruits qui se produisent en pleine chaleur, dans des bois où pullulent des insectes, des animaux, quadrupèdes, rampants et volatiles de toute espèce. Il regrettait d'être sans armes. Il se reprochait amèrement cette promenade comme une imprudence.

Un quart d'heure qui parut un siècle devait s'écouler dans des trames perpétuelles.

Bientôt, un cri de surprise plutôt que de frayeur échappait aux jeunes gens, à la gouvernante et au négociant anglais.

— Qu'y a-t-il, demandèrent miss Henriette et mistress Trotting.

— Regardez!

Tom et John sortaient du bois. Ils montraient un air singulièrement plus hardi qu'au moment de leur départ pour une expédition dangereuse.

On n'apercevait d'abord que leurs têtes et leurs épaules, au-dessus des touffes de broussailles qui servaient de premières limites à la vaste clairière. On ne tarda pas à distinguer un troisième individu, qu'ils tenaient chacun par une oreille, ce qui prouvait que le susdit individu leur était apparu plutôt comme un espiègle personnage que comme un adversaire bien redoutable.

En effet, le prisonnier n'était qu'un enfant, un sujet de la race hindoue; ou plutôt pis que cela: un paria.

Or, sait-on bien généralement ce que c'est qu'un luron de cette espèce?

La population de l'Hindoustan se divise en castes parmi lesquelles il n'y a jamais de confusion. La dernière est celle des parias.

S'il ne s'agissait que des victimes d'un préjugé ridicule ou barbare, on n'aurait qu'à plaindre des malheureux. Mais il n'en est pas ainsi. Le nom de paria stigmatise une multitude au sein de laquelle se trouvent autant de repris de justice, de renégats et de malintentionnés que de simples individus réputés pour leur basse origine, leur ineptie, ou leur immoralité flagrante, l'écume de la population indienne.

Non-seulement on les voit réduits aux emplois les plus vils, mais eux-mêmes ne paraissent pas moralement souffrir de leur état d'abjection.

D'un pareil milieu, véritable enfer, doivent surgir, çà et là, des gaillards disposés à ne respecter rien au monde pour s'assurer au meilleur marché possible une existence indépendante.

Le mobile de leur conduite est souvent une haine implacable contre tout ce qui est honnête, libre et riche.

Alfred SÉGUIN.

(La suite au prochain numéro.)

L'ANCIEN BOULEVARD DU TEMPLE.

(Suite et fin.)

XXII

Il fallait voir le boulevard, il y a vingt ans, un jour de spectacle gratis.

Dès le matin, les queues commençaient à la porte des théâtres. C'étaient des cris à tout rompre, des combats à coups de trognons de choux. Les enfants riaient et « talochaient ». Quelque usurpateur voulait-il se faufiler parmi les premiers rangs, mille bras le menaçaient :

« A la queue ! »

Et les municipaux cherchaient à mettre la paix dans cette cohue.

Lorsqu'un orage, même le plus violent, survenait pendant ces heures d'attente, nul ne bougeait, homme ou femme, eût-on des habits ruisselants.

L'heure de l'entrée sonnait. Alors, des bousculades convulsives; quelques étouffements, avec cris de détresse. Puis un désert relatif. Les foules avaient envahi les salles de spectacles.

Silence et attention, quand les acteurs jouaient. Des ovations aux artistes, des bravos à faire honte aux claqueurs les plus déterminés.

La sortie simulait un torrent, qui bondissait çà et là, pour s'aller répandre dans tous les cabarets du quartier.

L'ivresse succédait trop souvent au plaisir du gratis, et les patrouilles s'apercevaient bien que c'était la fête de l'auguste souverain.

XXIII

Les jours ordinaires, le gamin animait la fourmière qui assiégeait les marchandes de fruits et de saucissons, les vendeurs de coco, les petits pâtisseries. Il chantait ce refrain de Désaugiers :

La seul' promenade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j'm'en donne, où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.

Le gamin, séide de Deburau, montait à califourchon sur les barrières des *Funambules*. Quelquefois il se faisait pitre, serviteur d'escamoteur ou de saltimbanques. Malheur à qui sifflait Léontine, au poulailler de la *Gaieté* ! Malheur à qui parlait mal de Mélingue ! Le gamin contribua largement au succès des *Cosaques*. Il bissait si furieusement qu'il dominait les claqueurs.

Était-il content ? il déclarait : « C'est chouette, c'est rigolo ; » était-il non satisfait d'une pièce ? il s'écriait : « C'est des ficelles, c'est des balançoires. »

Il ne ménageait pas les bravos aux queues-rouges, aux bas-comiques, tout en se laissant aller aux élans de passion des grands comédiens.

Je ne parle pas des mots heureux que lui suggéraient certaines situations ou certains personnages.

« Bois pas ! » conseillait-il au malheureux qu'un traitre voulait empoisonner.

« N'soufflez pas, y a pus d'charbon ! » disait-il à une actrice trop adonnée au hoquet dramatique.

Il regardait comme un métier agréable celui de vendeur de

contre-marques ; mais il ne l'exerçait pas autrement que par envie de devenir spectateur. Il chantait encore :

Aux théâtre's on m'remarque :
Aux grands comme aux petits
J'entr' gratis ;
Chaqu' fois qu'un' contre-marque
Qu'j'attrape et dont j'fais cas,
N'se vend pas,
Alors, tout bêtement
J'gobe un dénoûment...
C'est toujours autant d'pris.

Notons en passant que le vendeur de contre-marques se distinguait parmi les gens du boulevard, où il exerçait chaque soir une industrie singulière. Il portait la blouse déchirée ou la redingote impossible, et sa mine semblait peu rassurante à qui ne connaissait pas ses allures de mendicité déguisée.

En grandissant, s'il était déclassé, le gamin travaillait aux machines de théâtre, ou bien la fainéantise le conduisait dans les « enfers » du boulevard ; et le jeu l'achevait ; l'ivrognerie l'abrutissait. A côté d'un verre de petit bleu à demi vide et d'une pipe culottée, il passait des journées entières à chercher un moyen de « louper » aussi le lendemain.

Tel était le vilain côté du personnel qui ne sortait pas du boulevard.

Il y avait, convenons-en, tant de mauvais exemples dans ce recoin !

La descente de la Courtille, les gratis, les revues, les fêtes publiques, voilà ce qui perdait l'habitué du boulevard.

XXIV

Pour nous, habitants d'autres régions, que de fois il nous arrivait de contempler les affiches, afin de choisir le théâtre où l'on jouerait le plus d'actes possible ! Treize à la *Gaieté* ! Allons-y. Hélas ! pour la *Grâce de Dieu* et le *Sonneur de Saint-Paul*, accompagné d'un vaudeville, quelle queue « se recourbant en replis tortueux » !

Force était de se rabattre sur le *Cirque*. Plus de places. Aux *Folies*, même affluence : partout, la foule.

Mais nous étions connus aux *Funambules*. Une loge d'avant-scène était mise à notre disposition. Nous avions l'emploi de notre soirée.

Aux *Funambules*, nous posions pour l'aristocrate. Possédant des provisions de bouche, — chaussons, sucres d'orge, fruits à noyaux surtout, nous bombardions parfois les acteurs, en les apostrophant à demi-voix. Ils ripostaient. On riait de leurs costumes, de leur jeu, de leurs tirades sentimentales. Entre les artistes et nous, — en l'absence de Deburau, — il s'établissait un dialogue interminable, jusqu'à la chute du rideau.

Pendant les entr'actes, les spectateurs nous interpellaient dans ce style imagé qui fleurit aux marchés. Nous répondions, de notre mieux, comme il convient à des personnes érudites, connaissant tous les genres de littérature.

Si ce n'était le dimanche, on finissait toujours par trouver des places dans un théâtre du boulevard.

Il existait là une halle aux spectacles, qu'on me permette l'expression, halle si admirablement située au milieu des populations les plus actives, qu'aujourd'hui ce centre veut se reformer, par la force des choses.

Un volume suffirait à peine pour énumérer les auteurs et les pièces acclamés là pendant un siècle. Les directions « faisaient du titre », attiraient leur monde par la bizarrerie et l'étrangeté des affiches : *Zaire ou les Chagrins d'un vieux père*, — *Cardillac ou le Danger de sortir le soir dans les rues*, avaient excité la curiosité de nos pères ; et nous, on nous alléçait par des réclames sans fin. En octobre 1834, l'Ambigu inaugura un nouveau moyen de

publicité, en mettant sur sa façade un transparent portant le titre de *Juif-Errant*. L'idée réussit, se propagea. Aujourd'hui, le public augure bien ou mal d'un ouvrage, parfois, d'après le transparent.

La marchandise était mêlée. Il y avait des œuvres légères au point de vue des mœurs, des œuvres faibles aux yeux des lettrés, de gros rires ou des larmes faciles, de l'entrain, de l'actualité, du brio des faubourgs. Entre temps, d'admirables créations, quand les maîtres de la littérature abordaient ces vastes scènes, propres au grand développement de l'art; mais point d'œuvres au caractère malsain...

Je me trompe. On cite quelques exceptions, une principalement, *Robert Macaire*, suite tragi-burlesque de l'*Auberge des Adrets*, que Serres et Frédérick-Lemaître avaient su relever d'une chute.

Nous nous souvenons, en effet, que Mourier remplaça le dernier acte de *Robert Macaire*, horriblement sifflé... par une ascension en ballon des héros de la pièce.

A la fin de 1835, *Robert Macaire* défiant le vol et l'assassinat jeta dans la foule des semences mauvaises. Plus Frédérick s'y montra supérieur, plus l'influence de la pièce fut désastreuse.

L'admirable comédien avait su si bien entrer dans la peau du héros ignoble, qu'il en garda longtemps l'empreinte, pour ainsi dire. *Robert Macaire* nous venait à l'esprit, quand nous retrouvions Frédérick aux prises avec un rôle littéraire.

Il fallut que *Richard d'Arlington*, *Gennaro* et *Buy-Blas* le ramenassent dans sa voie normale. Le génie de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas purifia le sublime interprète de *Robert Macaire*; la poésie lui rendit l'idéal; et ce Talma du drame poursuivit sa glorieuse carrière.

Cela est la morale de la légende du boulevard du Temple.

Augustin CHALLAMEL.

REVUE DES MAGASINS

Toujours à l'affût des nouveautés les plus séduisantes, l'élégant magasin de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) contient déjà, dans sa longue galerie, les plus heureuses créations du printemps; des écharpes en crêpe ture de toutes nuances, devenues indispensables avec les costumes printaniers et les robes d'été, des fichus et mantilles de blonde espagnole à riches dessins perlés ou non, des voiles de formes coquettes pour les nouveaux chapeaux, des dentelles perlées de jais noir ou blanc dont l'effet est éblouissant aux lumières. Au comptoir des rubans, en plus des écharpes dont nous venons de parler, signalons: de magnifiques ceintures en ruban ombré de toutes couleurs, des nœuds artistement faits destinés aux coiffures et aux corsages, des écharpes frangées pour cravates, etc., etc. En lingerie, nous remarquons des parures en toile fine, unies ou garnies de valenciennes de haute distinction, des collerettes Gabrielle et Médicis et des fichus de dentelle pour robes décolletées en dentelle noire ou blanche perlée ou non. Toujours du jais dans les passementeries qui sont plus riches que jamais, des franges perlées, des pluies de perles, des motifs détachés pour corsages et confections, des galons constellés de perles et qui orneront les plus jolies confections de la saison, et des garnitures de plumes du meilleur goût. Au comptoir des gants, c'est toujours le gant Joséphine qui reste la perfection du genre. On y trouve également toute une collection de gants de Saxe montants, extrêmement bien faits et de qualité hors ligne.

— Les chapeaux sont d'une coquetterie irrésistible ce printemps et, si toutes les femmes ne paraissent pas charmantes, c'est qu'elles y mettent de la mauvaise volonté. Ce sont plutôt des coiffures que des chapeaux, mais enfin c'est ravissant, voilà le principal. Les nouveaux modèles de Madame Séguin se recommandent par une élégance simple et de bon goût qui les rendent d'une suprême distinction. Des diadèmes, toujours des diadèmes, ainsi le veut la mode; nous signalerons à l'attention de nos lectrices, d'abord une haute guirlande de cassis avec feuillage naturel rehaussée de côté par une touffe de roses, écharpe de dentelle ramenée devant en brides; un diadème composé de deux franges de muguet blanc, l'une montant et l'autre descendant sur les cheveux, séparées par un nœud alsacien de faille noire; rose rouge de côté, pas d'écharpe, une seule dentelle ramenée devant en mantille et un nœud de faille derrière; un chapeau bacchant fait exclusivement de raisins noirs et blancs avec feuillage naturel, de longues traînes tombant derrière sur la

coiffure. Pour toilettes négligées, nous recommanderons certains chapeaux de dentelle perlés ou non, d'une grande simplicité, qui sont une nouvelle preuve du goût parfait de madame Séguin. (S'adresser rue des Colonnes, 1).

— Nous l'avons dit bien souvent, mais nous ne le répéterons jamais assez: toute la grâce de la femme consiste dans la manière dont elle est juponnée, il faut donc s'adresser à une maison de premier ordre, si l'on veut avoir une élégante tournure. La maison DE PLUMENT mérite, à cet égard, la confiance illimitée des élégantes; ses jupons, disposés selon le goût du jour, sont indispensables avec la mode actuelle. Parmi les nouveaux modèles appelés au plus grand succès il y a le *jupon royal* et le *jupon Papillon*, destinés à soutenir la longue traîne des robes habillées; munis de ressorts solides, ces jupons ont une forme parfaite et spéciale; le *jupon Froufrou*, à ressorts plus souples et plus légers, convient aux robes de bal légères, tandis que le *jupon Valentine* doit être choisi pour les costumes de rue.

En fait de tournures indépendantes, c'est la *tournure Henri IV* en moire blanche, rouge et grise, qui fait nouveauté; elle soutient la croupe des robes et costumes avec beaucoup de charme et est coquettement ornée de galons de couleur; les tournures *Angot et Du Barry*, se font en laine rouge ou brillanté bordé de rose. Toutes ces tournures à ressorts d'acier, sont d'une solidité à toute épreuve, et supérieures aux tournures de crin, qui ont l'inconvénient de s'aplatir trop rapidement. La maison de Plument, rue Vivienne, 33.

SPÉCIALITÉS

— Impossible de passer devant ce temple de beauté, boulevard des Capucines, 12, qui sert de demeure à la *Reine des Abeilles*, sans s'arrêter longtemps devant l'élégance des objets contenus dans les vitrines. Tout ce que complète l'élégance féminine la plus raffinée se trouve dans la maison VIOLET; éventails artistiques, flacons de cristal, boîtes à ongles, peignes d'écaïlle, brosses d'ivoire et de nacre, boîtes à poudre de riz, y sont d'une richesse inouïe et d'un goût irréprochable. Mais ce n'est pas en vain que nous appelons la maison Violet un temple de beauté, n'est-ce pas à elle que l'on doit le coffret mystérieux de Jouvence, qui contient tous les secrets de l'éternelle jeunesse, puis des produits exquis pour l'entretien et la conservation de la beauté.

Parmi cette collection de produits odorants, nous ne saurions trop recommander une série de produits à la glycérine, composée d'une eau de toilette, de savons, de crème froide pour le teint et de pommade pour les cheveux. L'Eau de beauté, la crème Pompadour et la Rosée des Abeilles appréciées depuis longtemps, n'ont rien perdu de leur prestige.

N'oublions pas un très-grand choix d'essences pour le mouchoir, qui consacrent la réputation parfaite de la *Reine des Abeilles*.

— Avec les façons compliquées des robes et costumes, il est de toute impossibilité maintenant de se passer du concours actif et laborieux des machines à coudre. Depuis longtemps, les grandes maisons de couture ont adopté la *Silencieuse* de MM. POLLACK, SCHMIDT et C^{ie}, dont elles apprécient chaque jour le mérite. Cette machine perfectionnée, récompensée à toutes les expositions, munie d'une collection de guides variés à l'infini qui facilitent l'exécution des points de couture les plus compliqués, ne saurait être discutée. Sûre de sa supériorité, elle s'impose par les qualités exceptionnelles qui la distinguent. Si elle rend de si grands services aux ateliers de couture, de quelle ressource puissante est-elle dans l'intérieur modeste qui, grâce à ce concours, recouvre le bien-être et l'aisance. La modeste ouvrière peut confectionner, en très-peu de temps, tout ce qui constitue la toilette de sa famille, car par la *Silencieuse*, rien d'impossible, elle fait aussi bien les confections de drap épais que la plus fine lingerie.

Silencieuse et *cousu-brodeur* de même fabrication, se trouvent au dépôt général, rue Richelieu, 30.

S'adresser à M. POUILLIEX, agent général de la C^{ie}.

La librairie FIRMIN-DIDOT met en vente la seizième édition de l'*Histoire de France* de M. ÉMIL DE BONNEHOSE (2 forts volumes in-12, prix: 6 francs). L'ouvrage est complété, dans cette édition, jusqu'en 1873 par le récit des faits si douloureux qui ont marqué pour nous les dernières années. Ce livre, d'environ 1500 pages, et dont 15 éditions déjà écoulées attestent le succès, répond aux besoins de notre temps par l'esprit d'ordre et de sage liberté, de modération et de progrès, dont l'auteur s'est constamment inspiré.

L. ROUVENAT ✽, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.
COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.